

# La tempête #MeToo déferle sur l'Inde

## HARCÈLEMENT Plus d'une centaine de noms d'hommes influents sont déjà épinglés

► Sur les réseaux sociaux, les Indiennes se révoltent.  
► Elles révèlent en masse, pour la première fois, les noms de leurs prédateurs sexuels dans le domaine des médias et du cinéma.

**NEW DELHI**

DE NOTRE CORRESPONDANTE

**S**ous le flot de la colère, le barrage a cédé. En Inde, une déferlante d'accusations inonde Twitter. Pour la première fois, des Indiennes issues du milieu des médias et du cinéma dévoilent en masse les comportements inappropriés et les agressions à caractère sexuel dont elles ont été victimes dans le cadre de leur profession. La parole se libère et plus d'une centaine de noms d'hommes influents sont déjà épinglés via le hashtag #MeToo. Une liste de la honte, lâchée dans l'arène des réseaux sociaux par des femmes long-

temps contraintes au silence et en quête de justice. Dans le carcan patriarcal de l'Inde, cette révolte spontanée des femmes revêt une intensité exceptionnelle.

Tout a commencé le 4 octobre par une dénonciation portant sur l'envoi de messages pornographiques de l'humoriste Utsav Chakraborty. D'autres femmes ont répondu pour partager leurs expériences. Peu à peu, l'outrage s'est mué en un raz-de-marée d'accusations de harcèlement sexuel contre ces hommes « prédateurs » de l'industrie des médias et du cinéma.

### Les noms tombent

Les dénonciations sont même arrivées

jusqu'au gouvernement, avec la mise en cause de MJ Akbar, secrétaire d'État aux Affaires étrangères et ancien journaliste de renom. Il est accusé d'avoir fait autrefois des avances inappropriées à des employées débutantes. « Vous vous y connaissez bien pour pincer, tapoter, froter, attraper et agresser », avait écrit

l'an dernier, dans un article, l'une des journalistes accusatrices, Priya Ramani. A l'époque, cette dernière n'osait pas le nommer mais elle concluait par une promesse : « Un jour, nous vous aurons tous. »

Et rarement les femmes journalistes auront mis leur plume au service d'une cause aussi personnelle, appuyée par des preuves et des captures d'écran qu'elles savent aussi agencer. Car ce sont elles qui ont su toucher en racontant les traumatismes qu'elles ont endurés au cours de leur carrière. Ces dénonciations ont poussé à la mise à l'écart de Prashant K. Jha, l'un des rédacteurs en chef du grand quotidien *Hindustan Times*, alors que plusieurs journaux ouvrent des enquêtes internes sur les abus présumés qui concernent leurs employés. Chaque jour, des dizaines de noms sont révélés. « Je n'aurais pas prévu de raconter mon histoire », commente ainsi Mandakini Gahlot. Ce vendredi, cette journaliste a dénoncé avec d'autres consœurs le comportement de Suhel Seth, un célèbre consultant. « J'ai vu son nom qui sortait

sur les réseaux sociaux et mes souvenirs ont ressurgi. Alors je me suis juste assise, j'ai écrit ce qui m'était arrivé, et j'ai pressé "publier". Le mouvement #MeToo m'a donné des forces. »

### « La force collective de la solidarité »

La puissante industrie du cinéma de

Bollywood, connue pour exploiter les femmes en coulisses, n'est pas épargnée. Depuis le début du mouvement #MeToo il y a un an, aux États-Unis, elle était restée timide et l'omerta avait fonctionné. En Inde, seule la sphère universitaire avait été réellement touchée avec la publication, par une étudiante en droit, d'une liste de cinquante professeurs « prédateurs ». Mais, à Bollywood, les actrices n'osaient pas nommer leurs agresseurs. Ce week-end, l'actrice Tanushree Dutta a porté plainte contre l'acteur Nana Patekar pour une agression remontant au tournage d'un film en 2008. Depuis, les noms tombent : le réalisateur Vikas Bahl, dont la maison de production – en charge de la série de Netflix *Le Seigneur de Bombay* – a été dissoute, mais aussi les acteurs Alok Nath, Rajat Kapoor et tant d'autres.

Certes, le débat est aussi lancé sur les conséquences de ces accusations tous azimuts. De simples propos déplacés à des agressions sexuelles, la gravité des comportements dénoncés varie. « C'est le #MeToo à l'indienne. Toutes sortes d'expériences sont regroupées sous un même fil », a commenté le journaliste Madhavan Narayan.

Mais l'Inde vit un moment de vérité. « A la clé se joue la place de la femme dans le milieu du travail », estime Deepak Mehta, sociologue à l'Université de Delhi. Non seulement elle y est victime de harcèlement sexuel mais elle est aussi infériorisée professionnellement. Tout cela s'est additionné et provoque l'explosion actuelle. » Pour la journaliste Mandakini Gahlot, ce moment est unique : « Dans ma vie, je n'avais jamais vu s'exprimer de cette façon la force collective de la solidarité féminine. » ■

VANESSA DOUGNAC

### QUELLE SUITE ?

#### Le dessus de l'iceberg

La vague #MeToo se poursuivra-t-elle en Inde ? A la suite de sa dénonciation visant deux anciens supérieurs, la journaliste Sandhya Menon s'est dite « martifiée » face à l'ampleur des messages reçus d'autres victimes. « Le harcèlement des femmes n'est pas limité à quelques incidents, estime également Ishan Tankha, un photographe qui a collaboré à de nombreuses rédactions. Des cas ont été dissimulés et de nombreuses plaintes officielles ignorées. » Selon lui, les langues se délient parce que les « mécanismes institutionnels de protection des femmes ont échoué : la dernière option est alors de livrer publiquement les noms (des coupables) et de (leur) faire honte ».

L'analyste Bishwadeep Moitra estime aussi que seul le haut de l'iceberg serait visible : « Tout au long de ma carrière, j'ai entendu parler de rédacteurs et de journalistes influents qui étaient des tripoteurs en série, qui forçaient les femmes à des faveurs sexuelles et qui osaient même le clamer. Je sais qui ils sont, et nous le savons tous, et maintenant nous devons nous assurer que ce mouvement #MeToo ne soit pas vain et que ces hommes seront arrêtés. »

V.DO.